Ami du Clergé du 17 mars 1938

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXV. *Pâques* : La joie de trois résurrections, 145.

Formule brève pour le Chemin de la Croix, 146.

Les Paraboles du Royaume *(fin)*. — XXII. Le serviteur sans pitié, 147. — XXIII. L'intendant avisé, 148.

Entretiens sur l'Action catholique. — II. La collaboration des laïcs n'est pas chose nouvelle dans l'Eglise, 150.

Pour le Vendredi Saint. — I. Le double triomphe de Jésus, 151. — II. Les sept paroles du Christ en croix, 154.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXV

Pâques

LA JOIE DE TROIS RÉSURRECTIONS

Mes frères,

L'Eglise aujourd'hui nous invite à la joie : « *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.* Voici le jour que le Seigneur a fait, passons-le dans l'allégresse et dans la joie. » Cette invitation, nous la chantions ce matin à Laudes, nous venons de la redire avant l'évangile, nous la chanterons de nouveau ce soir aux Vêpres ; le prêtre la répète à toutes les heures du saint office, et il en sera ainsi pendant toute l'octave pascale.

Pourquoi l'Eglise désire-t-elle si vivement que nous nous réjouissions en ces fêtes de Pâques ? C'est, m. f., parce qu'en ces solennités nous fêtons trois résurrections qui toutes trois doivent être pour nous le sujet d'une grande joie : la résurrection de Jésus-Christ, il y a dix-neuf siècles ; la résurrection des âmes qui par milliers en ce saint temps des pâques sortent du tombeau de leurs péchés ; et enfin la résurrection de nos corps qui aura lieu à la fin du monde.

I. — *La résurrection de Jésus-Christ*

Et tout d'abord, en cette fête de Pâques, l'Eglise nous invite à nous réjouir de la résurrection de Jésus-Christ.

Jésus-Christ n'est pas un étranger pour nous, il est notre Dieu, notre Sauveur, notre frère. Pour nous il a souffert et il est mort ; au cours de la Semaine Sainte qui vient de s'écouler, nous nous sommes attristés au souvenir des tourments et de la mort atroce par lesquels ce divin Sauveur nous a rachetés. Or tout cela est passé. En cette fête de Pâques, il reçoit la juste récompense de tout ce qu'il a souffert pour nous, il sort vivant et glorieux de son tombeau passager. Ne convient-il pas de nous en réjouir et de redire avec l'Eglise : « Pour nous le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ; béni soit celui qui l'exalte aujourd'hui et permet que son Nom éclipse tous les noms ! »

L'Eglise nous invite à nous réjouir encore, parce que la résurrection de Jésus-Christ qui eut lieu en ce jour est le fondement de notre foi. — Au soir du Vendredi Saint, les ennemis du Sauveur, qui l'avaient entendu maintes fois prédire cette résurrection et la donner comme la preuve par excellence de sa divinité, les princes des prêtres et les scribes ne négligent rien pour empêcher leur victime de sortir de son tombeau. Ils mettent les scellés sur la pierre qui ferme le sépulcre, pour qu'on ne puisse l'enlever ; ils entourent de soldats celui-ci, pour qu'on ne puisse en approcher. Or toutes ces précautions se retournent contre eux et ne servent qu'à rendre plus indiscutable la résurrection et donc la divinité de Notre-Seigneur et de la religion qu'il a prêchée. — L'aurore du troisième jour commence à peine que, par sa propre puissance, Jésus plein de vie sort de son tombeau malgré les scellés sur la pierre et malgré les soldats. Pour permettre à ceux-ci de constater que le tombeau est bien vide en dépit de leur surveillance, un ange vient renverser la pierre qui le ferme et que le corps glorifié de Jésus a traversée aussi facilement que le rayon de soleil traverse les vitres d'une fenêtre. Effrayés par ce prodige et anxieux de décharger leur responsabilité, les soldats courent à Jérusalem raconter la chose stupéfiante dont ils viennent d'être les témoins et les victimes.

Pendant quarante jours le divin Ressuscité se montre aux Saintes Femmes, à Marie-Madeleine, aux apôtres et aux disciples, remplis de joie en voyant leur bon Maître revenu à la vie. Après l'Ascension, les Apôtres prêchent cette résurrection à Jérusalem même, et si les ennemis du Sauveur essaient de leur imposer silence et d'étouffer une vérité qui les gêne si fort, ils n'osent en tout cas les accuser de mensonge. Aussi les conversions se multiplient ; par milliers dès le jour de la Pentecôte les Juifs demandent le baptême et veulent embrasser la religion du Christ, manifestement divine puisque son auteur commande à la vie et à la mort.

M. f., félicitons-nous de professer nous-mêmes cette sainte religion et réjouissons-nous en cette fête de Pâques qui chaque année en rappelle avec tant d'éclat la divine origine.

II. — *La résurrection des âmes*

En ce jour, l'Eglise nous invite à nous réjouir d'une seconde résurrection : celle des âmes qui par milliers, en ces fêtes de Pâques, sortent du tombeau de leurs péchés et ressuscitent à la vie de la grâce.

Durant ces jours, les confessionnaux ont été assiégés, et tous les chrétiens soucieux de leur salut ont mis en ordre leur conscience. — Quelle joie *pour eux* de briser les liens qui les enchaînaient au démon, de secouer la malédiction que le péché faisait peser sur eux, d'échapper aux menaces de l'enfer, de se réconcilier avec Dieu et de rentrer dans le chemin du ciel !

Quelle joie *pour leur famille !* Comme on est heureux dans les familles où tout le monde fait ses pâques ! La mère et ses filles les ont faits les premières, comme au matin de Pâques ce sont les Saintes Femmes qui les premières se sont rendues au sépulcre et à qui Jésus ressuscité s'est montré tout d'abord. Ce matin, c'était au tour de son mari et de ses fils de les faire. Quelle joie pour elle, pour peu

qu'elle soit chrétienne, de les voir se rendre à l'église en habits de fête pour y recevoir le Dieu qu'elle a reçu elle-même ! Dans ces familles, comme les enfants sont fiers de leurs parents et heureux de les imiter ! Comme les parents, de leur côté, se réjouissent de voir leurs enfants marcher sur leurs traces ! Oui, dans les familles où tout le monde fait ses pâques, on est heureux en ce jour, parce que tous les cœurs battent à l'unisson et qu'on sent qu'ayant obéi à Dieu on a le droit de compter sur sa protection.

Cette fête de Pâques est un jour de joie pour tous les bons chrétiens de *la paroisse*. S'étant agenouillés ensemble à la même Table sainte, ils sentent mieux qu'ils sont tous frères, qu'ils ne forment qu'une même famille et qu'ils doivent davantage s'aimer, s'estimer et s'entr'aider.

Cette fête de Pâques, est-il besoin de le dire ? est également un jour de joie *pour le pasteur*, dont toute l'ambition est d'amener à Dieu ceux qui lui sont confiés, de les sanctifier et de les rendre dignes du ciel. Or, n'est-ce pas surtout à l'occasion des pâques qu'il a cette consolation ?

Cette fête de Pâques est même un jour de joie *pour le ciel*. Elle est un jour de joie pour Dieu, qui voit ses enfants prodigues revenir à lui et qui peut dire d'eux : « Réjouissons-nous, car mon fils que voici était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé. » Elle est un jour de joie pour tous les saints du ciel, puisqu'au dire de Notre-Seigneur il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour 99 justes qui persévèrent.

III. — *La résurrection de nos corps*

Enfin, m. f., en cette fête de Pâques l'Eglise nous invite à nous réjouir par avance d'une troisième résurrection : celle de nos corps qui aura lieu à la fin du monde, et dont la résurrection de Notre-Seigneur est le gage et le modèle.

S. Paul parlant de Notre-eigneur ressuscité l'appelle le « premier-né d'entre les morts. » C'est qu'en effet tous un jour nous ressusciterons à son exemple. C'est lui-même qui l'affirme : « Je suis, dit-il à Marthe pleurant son frère Lazare, je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. » — « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit-il également aux Juifs, aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » — « Le jour vient, dit-il en une autre circonstance, où ceux qui dorment au fond des tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu, et à cette voix ils recouvreront la vie, les bons pour recevoir l'éternelle récompense, et les méchants l'éternel châtiment. »

M. f., si cette promesse a de quoi terrifier les méchants, n'est-elle pas bien faite pour réjouir les bons ? Nous nous effrayons à la pensée qu'un jour notre corps sera cloué entre quatre planches et descendu dans la terre pour y devenir la proie des vers. Afin d'atténuer l'horreur de cette destinée qui attend chacun de nous, Notre-Seigneur a voulu la partager, quoiqu'il n'y fût point obligé, et lui aussi passer par la mort et le tombeau. Mais en s'attaquant au Maître de la vie, la mort s'en prenait à plus fort qu'elle. Comme nous le chantions tout à l'heure dans le *Victimæ paschali,* Jésus est sorti victorieux de ce duel. En ressuscitant il a vaincu la mort, non seulement pour lui-même, mais pour nous. Comme il nous l'affirmait tout à l'heure, un jour nous ressusciterons à son exemple, et si nous sommes morts en état de grâce, notre âme déjà en possession de la vie glorieuse la communiquera à notre corps en l'animant à nouveau.

Quelle joie pour nous, dès maintenant, de penser que si nous le voulons, nous ressusciterons un jour comme Notre-Seigneur le fit en ce matin de Pâques, brillants de clarté, subtils comme des esprits, agiles comme la pensée et désormais impassibles ! Et non seulement nous ressusciterons nous-mêmes, mais tous ceux que nous avons connus, que nous avons aimés, ressusciteront comme nous. Nous les reverrons, non plus avec la souffrance défigurant leurs traits, comme au cours de leur dernière maladie, mais pleins de vie et rayonnants de bonheur. En les retrouvant pour ne plus jamais les perdre et eux-mêmes en nous revoyant, nous éprouverons quelque chose de la joie que ressentirent les Saintes Femmes, les apôtres et les disciples en revoyant leur bon Maître vivant le jour de Pâques et les quarante jours qui suivirent.

Cette joie, m. f., savourons-la par avance aujourd'hui comme l'Eglise nous y invite : « *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea,* » et disons-nous que pour la mériter pendant toute l'éternité, ce n'est pas de trop de servir Dieu pendant quelques années, en restant fidèles à nos résolutions pascales. Ainsi soit-il.

FORMULE BREVE POUR LE CHEMIN DE LA CROIX

I^re^ STATION : *Jésus est condamné à mort.* — Tandis que Pilate est assis à son tribunal, le Fils de Dieu est debout devant lui, les mains liées, en qualité de criminel. Un mortel, un pécheur, sur un siège d'honneur ; le Roi immortel des siècles, le Saint des saints, à la place des prévenus. Quel renversement des conditions ! O péché, voilà ton ouvrage ! Pécheurs, Jésus occupe notre place.

II^e^ STATION : *Jésus est chargé de sa croix.* — Elle est lourde, la croix, parce qu'elle est chargée de toutes les iniquités du monde, de toutes les miennes en particulier ; et cependant Jésus, tout couvert de plaies, tout épuisé qu'il est, la reçoit avec une sainte joie pour mon salut. Et moi, je ne veux, je ne sais rien souffrir...

III^e^ STATION : *Jésus tombe sous le poids de la croix.* — Quels blasphèmes, quelles insultes de la part de ses ennemis en le voyant tomber, comme si sa chute était volontaire ! Et moi, combien de fois peut-être ai-je déshonoré la piété, prêté flanc aux railleries des méchants par mes violations de la loi de Dieu !

IV^e^ STATION : *Jésus rencontre sa très sainte Mère.* — Quel martyre lorsque leurs regards se rencontrèrent ! Le Fils et la Mère ont offert pour moi ces déchirements intimes ; ils n'ont pas cessé de m'aimer, moi la cause de leur souffrance. Et je ne voudrais pas aimer les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie !...

V^e^ STATION : *Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix.* — Si notre Saint Père le Pape m'envoyait une parcelle de la Vraie Croix, je la regarderais comme un véritable trésor, je la vénérerais et la baiserais avec un pieux respect. Quand il m'arrive une affliction, c'est Jésus lui-même qui me donne une partie de sa croix. Combien de fois l'ai-je rejetée ou portée en murmurant !

VIe Station : *Véronique essuie la face de Jésus.* — Elle fait preuve d'un grand courage, cette sainte femme. Elle brave le respect humain, elle ne tient compte ni des railleries ni des insultes, elle n'écoute que sa compassion. Mais aussi quelle belle récompense pour sa foi ! Posséder les traits du Sauveur sur le voile dont elle essuya sa Face adorable ! Contemple cette sainte Face, ô mon âme ! voilà le vrai miroir des chrétiens.

VIIe Station : *Jésus tombe pour la seconde fois.* — A cette nouvelle chute, les moqueries et les outrages reprennent et redoublent ; au lieu de la pitié, c'est la haine qui explose encore. On dirait que Jésus est insatiable d'opprobres. Tant d'humiliations seront-elles insuffisantes pour guérir mon orgueil ?

VIIIe Station : *Jésus console les filles de Jérusalem.* — « Ne pleurez pas sur moi, » dites-vous, ô mon Jésus ! Y a-t-il donc un mal plus déplorable que vos maux ? Ah ! je vous entends : c'est le péché qui est le plus grand de tous les fléaux... Et néanmoins je le commets si facilement, je m'en confesse si froidement et j'y retombe si promptement ! Mon Dieu, éclairez-moi et touchez mon cœur !

IXe Station : *Jésus tombe pour la troisième fois.* — Pourquoi tant de chutes, ô mon Jésus, puisque vous êtes la force de Dieu ? Vous voulez m'apprendre et m'aider à me relever de mes chutes, avec une vive componction de mes péchés, mais sans découragement, et toujours avec confiance en vous.

Xe Station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements.* — A quoi pensait Jésus, quand on lui arrachait ses vêtements et que l'on mettait à vif ses plaies sacrées ? Il offrait tout à son Père pour nous, sachant que j'aurais un jour grand'peine à me détacher d'un objet, d'une occasion de péché, d'une habitude tyrannique. Que ma force soit dans vos souffrances, ô mon Jésus !

XIe Station : *Jésus est attaché à la croix.* — Entends, ô mon âme, les coups de marteau qui retentissent sur le Calvaire. Mets ta main à la place de la main de Jésus... Cette idée me fait frémir, et cependant c'est moi qui suis coupable, c'est moi qui devrais être crucifié. Pourrais-je commettre de nouveau le péché ?...

XIIe Station : *Jésus meurt sur la croix.* — Jésus a les pieds attachés : c'est pour m'attendre ; les bras étendus : c'est pour m'en enlacer ; la tête penchée : c'est pour abaisser sur moi son regard et me donner le baiser de réconciliation ; le cœur ouvert : c'est pour me recevoir... O Jésus, quand vous aimerai-je comme vous m'avez aimé ?

XIIIe Station : *Jésus est descendu de la croix.* — O Marie, Mère de douleur, permettez-moi d'approcher et de contempler le visage pâle et défiguré de votre divin Fils, ses yeux éteints, sa bouche à moitié ouverte, ses mains et ses pieds percés, son côté ouvert, ses plaies béantes. Voilà la justice de Dieu ! Voilà l'énormité du péché ! Voilà l'amour de Dieu pour le pécheur !

XIVe Station : *Jésus est mis dans le tombeau.* — Mon âme devient le tombeau de Jésus par la sainte Communion. Faites-en, ô mon Dieu, un sépulcre neuf, en la purifiant de toutes ses souillures; un sépulcre taillé dans le roc, par ma fermeté dans votre service ; un sépulcre glorieux, en vous honorant par la sanctification de ma vie. Ainsi soit-il.

LES PARABOLES DU ROYAUME

XXII

LE SERVITEUR SANS PITIÉ

Mes frères,

Notre-Seigneur vient de donner des instructions à ses disciples. S. Pierre est surtout frappé par ce qui concerne le pardon mutuel. Il s'approche du Maître et lui demande : « Si mon frère pèche contre moi, combien de fois devrai-je lui pardonner ? jusqu'à 7 fois ? » Et ce disant, Pierre se croyait très généreux. « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, répond Jésus, mais septante fois sept fois, » ce qui veut dire toujours.

Et Notre-Seigneur éclaire et précise cette leçon de pardon, que doivent pratiquer les enfants du Royaume, par la parabole du serviteur sans pitié.

I

Premier tableau.

Un roi voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Il avait commencé ce règlement lorsqu'on lui amena un débiteur de dix mille talents. Celui-ci n'ayant pas de quoi payer, le maître donne l'ordre de le vendre, lui, sa femme, ses enfants, tout ce qu'il possédait, pour se faire rembourser. Alors le serviteur se jette à ses pieds, se prosterne et lui dit : « Accordez-moi un délai et je vous rembourserai tout. » Touché de compassion, le maître de ce serviteur lui remet sa dette et le congédie.

Comme dans toutes les paraboles, ce tableau présente des invraisemblances. Le serviteur a contracté, à l'égard de son maître, une dette formidable : dix mille talents, ce qui équivaut à 60 millions de francs environ. D'ordinaire, c'est le maître qui est débiteur envers ses domestiques, auxquels il doit leurs gages mensuels ou annuels ; et ce ne sont pas les serviteurs qui oseraient emprunter à leur maître, à leur Roi, une telle somme.

Si, dans la parabole, Notre-Seigneur a présenté la situation ainsi, c'est parce qu'elle est nécessaire pour l'enseignement qu'il veut donner.

Ce serviteur n'ayant pas la somme pour rembourser, le maître donna tout de suite l'ordre de le vendre, lui, sa famille, tous ses biens. Il sait d'ailleurs qu'il ne pourra tirer grand argent de cette vente ; mais il veut faire un exemple dont ses autres serviteurs pourront tirer profit.

Toute cette mise en scène a donc pour but de nous montrer que ce serviteur est non seulement insolvable, mais que son cas est désespéré.

Alors, « il se jette aux pieds de son maître » : geste tout naturel, et lui dit : « Accordez-moi un délai, je vous rembourserai tout » : belle promesse, sincère sans doute ; mais comment la réalisera-t-il? Un maître ordinaire n'aurait probablement pas eu grande confiance.

Il en est autrement pour le maître de la parabole. Son serviteur est à ses pieds, prosterné, implorant sa bonté, sa miséricorde. Il ne peut s'empêcher d'être profondément ému, et nous le voyons accomplir un geste qui surprend, un geste qui suppose une magnanimité dépassant toute mesure : au lieu de le jeter en prison ou de le vendre au marché, le maître renvoie son serviteur libre et exonéré de sa dette.

II

Deuxième tableau.

A peine sorti, ce serviteur rencontre un de ses compagnons de service qui lui devait cent deniers. Il le saisit à la gorge et il l'étouffait disant : « Rends ce que tu dois ! » A son tour, ce compagnon tombe à ses pieds et il le suppliait en disant : « Accorde-moi un délai, je te rembourserai. » L'autre n'y consentit pas, et il alla le jeter en prison jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette.

Remarquez, m. f., le contraste voulu par Notre-Seigneur dans ce récit.

Tout à l'heure une dette de dix mille talents : 60 millions ; maintenant cent deniers : 100 francs.

Pour cette dette minime, une explosion de colère de la part du créancier ; comme une brute, il saisit son compagnon à la gorge au point de l'étouffer : « Rends ce que tu dois ! »

Et de la part de celui-ci, les mêmes gestes : il tombe à ses pieds ; les mêmes paroles qui ont si profondément ému leur maître commun : « Accorde-moi un délai, je te rembourserai. »

Mais la réponse est toute différente. Le petit créancier est impitoyable, il ne veut rien entendre, ne croit à aucune promesse. La loi de Moïse permet de vendre un voleur qui ne peut restituer ; la loi romaine permet d'emprisonner le débiteur insolvable ; et pour sa dette de 100 francs, celui-ci est sous les verrous tant qu'il n'aura pas payé jusqu'au dernier centime.

III

Troisième tableau.

Les compagnons de service, témoins de cette rigueur, de cette violence injustifiée, sont allés raconter la scène à leur maître, et celui-ci convoque le brutal sans pitié :

« Mauvais serviteur, lui reproche-t-il, je t'avais remis ta dette tout entière parce que tu m'en avais supplié. Ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié de ton compagnon, comme moi j'avais eu pitié de toi ? » Et, dans sa colère, le maître le livra au bourreau jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette.

N'est-il pas vrai, m. f., que le grand geste de miséricorde du maître aurait dû faire naître dans l'âme du serviteur, avec la reconnaissance pour un tel bienfait, le même sentiment de pitié à l'égard de son égal ? Le maître, d'ailleurs, le lui fait remarquer : « Je t'avais remis ta dette tout entière parce que tu m'en avais supplié ; ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié ? »

Sans doute, il n'était pas tenu en stricte justice d'imiter son maître ; mais il convenait que celui qui venait de bénéficier d'une telle bonté se montrât indulgent pour celui qui ne lui devait qu'une faible somme.

Les compagnons de service avaient tellement senti l'odieux de son attitude qu'ils avaient aussitôt prévenu le maître de ce forfait.

D'ailleurs, le coupable ne cherche pas d'excuse. Il ne fait aucune réponse. Il sent sa faute ; elle est manifeste. Lui, objet d'une grande miséricorde il y a un instant, va devenir maintenant l'objet d'une justice inexorable.

Cette fois, le maître ne parle plus de le vendre, lui, sa femme, ses enfants, ses biens ; mais dans sa colère il lui inflige la punition même infligée par ce mauvais serviteur à son compagnon. Il le jette en prison jusqu'à ce qu'il ait payé sa dette, c'est-à-dire qu'il y est pour toujours.

* *

Et la parabole se termine sur la leçon voulue par Jésus : « C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si vous ne pardonnez chacun à votre frère du fond du cœur. »

Souvent Notre-Seigneur l'a recommandé, ce pardon des fautes du prochain envers nous. Et cet enseignement est consigné dans la grande prière du Christ : « Notre Père,... pardonnez-nous nos offenses *comme* nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Un fait est certain : tous, nous sommes pécheurs, tous, nous sommes en dette envers Dieu. Nos fautes répétées, accumulées, ont fait de nous les débiteurs insolvables de la justice divine ; et nous sommes impuissants à réparer les injures faites à Dieu par nos péchés.

Comme le débiteur de la parabole, il semble qu'il ne nous reste plus qu'à subir le châtiment réclamé par la justice... Mais Jésus vient de nous apprendre que si nous nous jetons aux pieds de Dieu, le front dans la poussière, l'âme remplie de repentir pour nos péchés, promettant de faire le possible pour les réparer, son cœur paternel, ému de compassion, ne résistera pas. Comme le père du Prodigue, il nous relèvera dans ses bras et nous pressera sur son cœur ; comme le Maître de la parabole, il nous remettra toute notre dette et nous renverra l'âme soulagée d'un poids immense, le cœur en joie.

Mais, à l'obligation toute naturelle de la reconnaissance envers Dieu pour sa miséricorde, s'ajoute pour nous l'obligation d'accorder le pardon à quiconque nous a offensé.

Qu'avons-nous à pardonner à nos frères ? D'où viennent les désaccords, les rancunes, les injures, les injustices ? Hélas ! la plupart du temps elles viennent de bien peu de chose : une pièce de cent sous ; un lopin de terre qu'il fallait partager en quatre ; une parole incomprise lancée imprudemment dans un moment d'humeur,... et cela a suffi pour créer des rancunes que la mort elle-même n'a pas effacées.

M. f., croyez-le, les offenses des hommes envers nous sont en petit nombre et souvent légères, et nos fautes envers Dieu sont innombrables et beaucoup plus graves.

Si donc Dieu se montre magnifique dans sa miséricorde envers nous, comment pourrions-nous nous montrer sévères et sans pitié envers nos frères, fussent-ils nos ennemis ?

M. f., recueillez et mettez en pratique la précieuse leçon que nous donne le divin Maître. Accordez, non pas sept fois, mais toujours, le pardon à votre prochain ; soyez remplis de miséricorde pour ceux qui vous ont offensés ; et à ce prix, dans la paix et la joie vous goûterez le pardon de Dieu. Ainsi soit-il.

XXIII

L'INTENDANT AVISÉ

Mes frères,

Sans aucune présentation, sans signaler la circonstance qui provoqua la parabole de l'intendant malhonnête agissant en homme avisé, S. Luc écrit :

« Jésus disait à ses disciples : — Il y avait un homme riche qui avait un intendant ; et celui-ci fut dénoncé comme dilapidant ses biens. Et, l'ayant appelé, il lui dit : « Qu'est-ce que j'entends à ton sujet ? Rends compte de ta gestion, car désormais tu ne pourras plus être mon économe. » Et l'intendant

se dit en lui-même : « Que vais-je faire, puisque mon maître me retire l'intendance ? Bêcher, je ne le puis ; mendier, j'en aurais honte... Je sais ce que je vais faire, pour que, quand je serai relevé de l'intendance, ils me reçoivent chez eux. » Et ayant appelé chacun des débiteurs de son maître, il dit au premier : « Combien dois-tu à mon maître ? » Lui de répondre : « Cent barils d'huile. » Il lui dit : « Prends ton billet, assieds-toi vite et écris cinquante. » Puis il dit à un autre : « Et toi, combien dois-tu ? » Lui de répondre : « Cent mesures de blé. » Il lui dit : « Prends ton billet et écris quatre-vingts. » Et le maître loua l'intendant malhonnête d'avoir agi en homme avisé. Car les fils de ce siècle sont plus avisés que les fils de la lumière dans leurs relations. »

Voilà une histoire qui a troublé bien des chrétiens qui n'ont pas distingué les deux parties de la parabole. La première nous rappelle ce qui se passe trop souvent dans le monde ; la deuxième exprime la leçon que Notre-Seigneur a voulu donner à ses disciples qu'il appelle les enfants de la lumière.

I

Le récit présente aux auditeurs le riche propriétaire d'un domaine important, qu'il a confié à un intendant.

Rappelons, une fois de plus, que dans le récit parabolique, l'auteur présente les hommes et les événements selon sa fantaisie et fait concorder toutes choses en vue de la leçon qu'il veut donner ; il en résulte des anomalies qui ne se rencontrent pas dans la vie réelle.

Ce propriétaire apprend que son homme de confiance dilapide son bien. Par qui est-il prévenu ? De quelles manières ses affaires vont à la dérive ? La parabole ne le dit pas et ce n'est pas nécessaire à la leçon. Mais ce maître fait appeler tout de suite l'intendant et lui exprime son étonnement indigné : « Qu'est-ce que j'entends à ton sujet ? » Et, certain de la culpabilité de son serviteur, immédiatement il lui retire sa charge : « Rends compte de ta gestion. Désormais tu ne pourras plus être mon économe. »

Devant cette décision imprévue, l'intendant ne fait aucune réponse. Il ne nie pas sa faute. Il ne se défend pas ; il ne cherche pas de circonstances atténuantes. Par son silence il se reconnaît coupable, et il accepte la sentence qui subitement le prive de son gagne-pain.

Reconnaissons, m. f., que dans la vie ordinaire tout accusé cherche à se défendre pour diminuer à la fois sa culpabilité et la rigueur de sa condamnation.

Nous ne découvrons chez l'intendant qu'un moment d'hésitation en pensant à son avenir : « Que vais-je faire ? » Sans doute, il entrevoit le moyen honnête qui pourrait le tirer d'embarras : travailler de ses mains. Mais pour lui quelle déchéance ! Il suffit qu'un Oriental ait rempli le rôle important d'économe, de surveillant, pendant quelques années, pour qu'il soit constitué en dignité. L'intendant surveille, contrôle, commande, mais jamais ne s'abaisse à un labeur servile. « Bêcher, je ne le puis ; mendier, j'en aurais honte. »

Alors cet homme qui peut-être dans le passé n'a fait tort à son maître que par légèreté ou incapacité, va recourir aujourd'hui à des moyens malhonnêtes. Il pense aux débiteurs de la maison, aux clients qu'il connaît, dont il va se faire des amis en devenant lui-même leur créancier.

Ces débiteurs sont des paysans ou des commerçants. Ils ont passé avec lui d'importantes commandes d'huile et de blé. Ils les ont reçues. Mais incapables de payer comptant, ils lui ont signé un billet. Le malhonnête mais habile économe a tout de suite dressé son plan. Il fera venir les débiteurs, leur remettra une partie de leurs dettes et leur fera signer de nouvelles reconnaissances avec des chiffres notablement diminués. Ceux-ci, alors, devenus ses complices, deviendront en même temps ses obligés.

— Combien dois-tu à mon maître ?

— Cent barils d'huile.

— Prends ton billet, assieds-toi vite et écris cinquante. « Cent barils d'huile » est évidemment un chiffre rond, choisi pour impressionner l'auditeur. Cent barils d'huile représentaient, avant guerre, une somme de sept mille francs. Et la conscience du débiteur, élastique sans doute comme celle de l'intendant, accepte sans protester cette bonne aubaine qui n'était pas prévue.

Puis vint le second :

— Et toi, combien dois-tu ?

— Cent mesures de blé.

— Prends ton billet et écris quatre-vingts.

Et de ce fait l'intendant lui fait un cadeau de trois mille francs.

Il est probable qu'il continua l'opération et que les débiteurs furent plus nombreux.

Dans la vie réelle, l'intendant aurait pu craindre que sa fraude fût connue et ne lui attirât un châtiment plus grave, ou qu'un des débiteurs, dont la conscience se révolterait, ne lui refusât son offre et s'en allât le dénoncer. Il se serait demandé si, un jour, ses obligés ne se lasseront pas de le recevoir et ne l'abandonneront pas à sa misère.

Dans la parabole, aucun obstacle ; le but poursuivi par l'intendant est atteint. Il a voulu se faire des amis afin que, lorsqu'il sera relevé de son intendance, « ils le reçoivent chez eux. »

II

Et maintenant, m. f., la leçon donnée porte uniquement et entièrement sur l'habileté avec laquelle ce malhonnête économe a agi, et c'est le propriétaire qui va lui-même nous la faire entendre.

Si, dans cette parabole, Notre-Seigneur avait voulu nous apprendre à détester et à condamner l'hypocrisie et la fraude, il nous aurait sans doute présenté, après ces événements, un maître irrité, recourant à la justice, faisant emprisonner son malhonnête intendant.

Son intention est tout autre : il veut nous apprendre à être prudents, prévoyants, habiles. Alors, il nous présente un homme possédant tout son sang-froid, qui oublie ou semble oublier un instant la malhonnêteté dont il est victime, pour faire ressortir en son fripon de serviteur l'habileté et la prudence :

« Et le maître loua l'intendant malhonnête d'avoir agi en homme avisé. Car les fils de ce siècle sont plus avisés que les fils de lumière dans leurs relations. »

D'après un savant commentateur de cette parabole, la leçon pourrait se formuler ainsi : « Puisque l'intendant, représentant les fils de ce siècle, se comporta en homme avisé dans l'arrangement de ses affaires temporelles, que les fils de la lumière ne se

comportent pas avec moins de prudence dans l'arrangement de leurs affaires spirituelles. »

Et à ceux qui s'étonnent que Notre-Seigneur ait choisi son exemple chez un malhonnête homme, disons que peut-être l'a-t-il fait pour nous apprendre à ne pas voir uniquement ce qu'il y a de mauvais dans le prochain, fût-il notre ennemi, et à y découvrir ce qu'il y a de bon.

M. f., nous avons des leçons à recevoir, des exemples à prendre des ennemis mêmes de la religion.

Ne sont-ils pas souvent plus crânes, plus fiers de leurs convictions, que certains catholiques rongés par le respect humain et qui mettent leur drapeau dans leur poche ?

Les ennemis de la religion ne sont-ils pas souvent plus unis que les catholiques, qui demeurent divisés politiquement et socialement parlant ?

Prenons les exemples de bien où ils sont, sans nous occuper des individus.

Si les enfants du siècle, comme le malhonnête intendant, sont si habiles dans les affaires de la terre, nous devons rechercher à leur ressembler, non dans leur amour des plaisirs et des biens d'ici-bas, mais dans leur habileté, lorsqu'il s'agit pour nous chrétiens de procurer la gloire de Dieu, le salut de nos âmes et le bien de nos frères.

Voilà, m. f., la leçon que Notre-Seigneur nous fait entendre ce matin. Avec sa grâce, nous la réaliserons dans notre vie en travaillant à étendre ici-bas le Royaume de Dieu et à conquérir la place que Jésus nous y a préparée. Ainsi soit-il.

FIN

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

II

LA COLLABORATION DES LAÏCS N'EST PAS CHOSE NOUVELLE DANS L'ÉGLISE

S'il y a du nouveau dans l'Action catholique, — et nous avons vu [1] que c'était surtout cette *organisation* de l'apostolat, — la collaboration des laïcs à l'œuvre chrétienne est chose aussi ancienne que l'Eglise.

Il y a toujours profit à se retremper dans ses origines. Faisons-le.

I. — *On a fait appel aux laïcs dès les temps apostoliques*

Prenons d'abord conscience du fait. C'est le Souverain Pontife lui-même qui nous le demande : « S. Paul termine ses lettres par une litanie de noms, parmi lesquels il y a peu de prêtres, mais beaucoup de laïcs et même des femmes : « Aide-les, celles qui ont travaillé avec moi pour l'Evangile, » dit-il. Il semble dire : « Ce sont des membres de l'Action catholique [2]. »

« Il suffit d'une connaissance même superficielle de l'antique littérature chrétienne,... lettres apostoliques, Actes des Apôtres,... pour voir que c'est précisément ainsi qu'a commencé l'Eglise : les Apôtres se servent de l'aide du laïcat jusque-là païen [3]. »

Consultons donc ces textes qui nous font revivre l'Eglise naissante.

C'est l'Epître aux Romains, qui s'achève (XVI, 1-25) par une liste émouvante de noms de laïcs associés de façon diverse à l'action de l'Apôtre des Gentils.

C'est l'Epître aux Colossiens, qui nous transmet une liste semblable : nommant entre autres « Epaphras... serviteur du Christ, qui ne cesse de combattre... dans ses prières » (IV, 12).

Ce sont les Epîtres aux Corinthiens (I Cor., XVI, 15) et aux Philippiens (IV, 3), la dernière surtout, souvent citée par le Pape, et notamment dans le texte ci-dessus.

Les Actes des Apôtres nous apporteraient des indications semblables. Nous voyons (XVIII, 23) une âme de bonne volonté, mais peu instruite encore de la religion du Christ, prêcher avec éloquence et ferveur ; et des chrétiens comme Priscille et Aquila, loin de se montrer jaloux de cette action, se contenter seulement de parfaire l'instruction du néophyte. L'apôtre Paul, tout en apportant aux catéchisés la plénitude de la grâce par le baptême, ne récusera pas l'activité d'Apollos.

II. — *Et pour des tâches d'apostolat*

Les témoignages que nous venons de citer sont déjà suffisamment clairs. Ce n'était pas seulement pour des tâches matérielles qu'on s'adressait à ces laïcs. On ne leur demandait pas seulement d'aider les apôtres en les hébergeant, en préparant leur nourriture, en prenant soin de leurs vêtements. Non, ils « combattent pour l'Evangile » avec eux (Phil., IV, 3), ils sont « coopérateurs » (Rom., XVI, 3), ils « travaillent dans le Seigneur » (*ibid.*, 12).

Le cas d'Apollos auquel nous faisons allusion est encore plus marqué. C'est de lui-même qu'il prêche, qu'il « enseigne » (Act., XVIII, 25). Et pourtant, il ne connaissait que le baptême de Jean. Et les bons compagnons de S. Paul, Priscille et Aquila, prennent eux aussi spontanément l'initiative de faire venir Apollos chez eux pour le mieux instruire. Après quoi, comme celui-ci manifeste le désir de passer en Achaïe pour y porter la parole de salut, ce sont les chrétiens eux-mêmes, « tous les frères » (*ibid.*, 27), qui l'approuvent dans son dessein.

Paul, qui vient ensuite, et qui est pourtant si jaloux de la mission dont Dieu l'a chargé, trouve que tout est bien ainsi et n'adresse à personne aucune réprimande.

Ainsi les fidèles, en ces premières années du christianisme, trouvaient normal de s'intéresser activement à la diffusion de l'Evangile. Et sans attendre qu'on leur en ait fait un appel spécial, presque personnel, ils se mettaient à l'œuvre, prêts d'ailleurs à se soumettre humblement aux consignes qui pourraient leur être données par la suite.

III. — *Les raisons qui militaient en faveur de cette attitude*

Elles ne manquaient pas, et pourront se retrouver presque sans changement dans notre monde moderne.

1° Le petit nombre d'apôtres, de prêtres.

[1] Voir *Prédication* du 13 janvier, p. 13.

[2] Discours de Pie XI aux Ouvrières de la J. C. F. italienne, 19 mars 1927.

[3] Discours aux Associations catholiques de Rome, 19 avril 1931.

Par apôtres, nous pouvons entendre tous ceux qui avaient reçu la mission plus spéciale d'enseigner, ceux à qui S. Paul, ou S. Pierre, ou d'autres avaient conféré le sacerdoce, probablement dans sa plénitude, en en faisant des évêques.

Les douze Apôtres au sens strict, choisis par Jésus lui-même, avaient donc vu augmenter leur petite troupe grâce à toutes ces « ordinations ». Et ceux qui les suppléaient dans le gouvernement des Eglises, anciens laïcs, mariés peut-être, avaient cessé dès lors d'être laïcs.

Mais ils restaient très peu nombreux par rapport au nombre des fidèles, et surtout par rapport à la masse immense des païens à convertir. Si les fidèles ne s'étaient pas mis de la partie, et certains de manière intensive, jamais le christianisme n'aurait fait sa trouée comme il l'a fait.

2° La paganisation de la société antique.

Outre la question de nombre, il y avait aussi des problèmes de qualité de travail à accomplir. La société antique était la foule, oui, mais elle était aussi paganisée jusque dans la moelle. Institutions, coutumes, langage, mœurs, tout était païen. La seule prédication des prêtres, même zélés, n'y aurait pas changé grand'chose.

Il fallait donc que les laïcs viennent ajouter leur action à celle du prêtre. Engagés dans la vie, esclaves, commerçants, artisans, maîtres, fonctionnaires, chacun d'entre eux avait pour tâche de faire pénétrer le christianisme dans sa profession, dans son milieu social. Il lui fallait montrer que cette religion nouvelle n'était pas un beau rêve irréalisable, une utopie, mais au contraire le seul moyen pour chaque être humain de trouver le bonheur.

Apostolat de l'exemple, apostolat de pénétration dans tous les milieux pour y faire l'œuvre divine : voilà ce qu'était cette action des laïcs. « Ce sont des magistrats, des soldats, des femmes, des enfants, qui viennent en aide aux apôtres, qui multiplient leur activité, leur donnant le moyen d'arriver partout, de faire cette œuvre de pénétration dans tous les milieux, dans les masses comme dans le palais des Césars [4]. »

IV. — *Les résultats*

On les connaît. Le mot de Tertullien garde toujours son éloquence : « Nous ne sommes que d'hier... » Et Renan lui-même est obligé d'avouer : « Un rapide éclair partant de la Syrie, illuminant presque simultanément les trois grandes péninsules de l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie, et bientôt suivi d'un second reflet qui embrasa presque toutes les côtes de la Méditerranée : voilà ce que fut l'apparition du christianisme [5]. »

Certes, nous savons que ces résultats sont dus en grande partie à une effusion très grande et toute particulière de l'Esprit-Saint. La diffusion rapide du christianisme reste une œuvre divine et miraculeuse, merveilleux argument d'apologétique.

Mais les moyens humains, si pauvres soient-ils, ont eu leur place. — Pie XI n'hésite pas à dire qu'on doit « une *grande partie* des succès merveilleux de l'apostolat, à cette coopération du laïcat avec les Apôtres [6]. »

Il en donne lui-même la raison : « Les Apôtres... se servaient des laïcs pour la diffusion du christianisme, et cela parce que, outre les miracles et les charismes surnaturels, nous ne devons pas oublier que le Seigneur se sert ordinairement des causes secondes [7]. »

Nous avions donc bien raison de dire que les résultats obtenus étaient dus en partie à cette collaboration des laïcs.

Ce qui a été vrai autrefois cesserait-il de l'être aujourd'hui ?

POUR LE VENDREDI SAINT

I

LE DOUBLE TRIOMPHE DE JÉSUS

Ego vici mundum.
Moi, j'ai vaincu le monde
(Jo., xvi, 33).

Mes frères,

Il peut paraître étrange, à première vue, de parler de victoire au soir de la Passion. Mais ne nous y trompons pas : l'apparente défaite qui scelle sur le Sauveur la pierre du tombeau est en réalité une victoire décisive. Le Christ apportait un glaive sur la terre : il était venu combattre le monde et le monde l'a crucifié ! O monde, elle est acquise, ta victoire ! Il est enfin mort, Celui qui voulait ruiner ton empire ; désormais, personne ne se lèvera plus contre toi, et ton règne est incontesté ! C'est fini, bien fini !

Erreur profonde, m. f. ! Levez les yeux vers l'image du Crucifié : chacune de ses plaies est un bulletin de victoire. Le monde meurt de son triomphe, et le Christ triomphe par sa mort !... Pour mieux comprendre ce mystère, unissons-nous à la Mère des douleurs, la très douce Vierge Marie ; mêlons nos voix à la sienne et saluons la croix triomphante de ce chant d'amour : « *O Crux, ave !* »

« *Ego vici mundum !* » Mais enfin, ce monde vaincu, quel est-il au juste ? C'est tout à la fois un système de vie dont la concupiscence est le code, et l'ensemble des hommes qui en acceptent la loi. Ce monde, c'est l'ennemi personnel du Christ, mais c'est aussi l'ennemi de chacun d'entre nous. Scrutez vos consciences, m. f., interrogez vos cœurs : la concupiscence bouillonne dans nos veines, la loi des membres s'insurge contre la loi de l'Esprit, et la lutte éternelle se continue dans nos âmes. C'est en cela que nous intéresse le triomphe du Christ : cette première victoire nous permet de triompher à notre tour et de nous libérer.

Nous allons ce soir considérer deux faces de cette lutte, deux aspects de cette victoire : nous verrons Jésus triompher du sensualisme en livrant sa chair à la souffrance, et ensuite triompher de l'orgueil par l'humiliation.

I. — *Jésus triomphe du sensualisme*

Le sensualisme, m. f., est le premier lien qui nous attache au monde. Le désir des jouissances sensibles nous tenaille, nous entraîne et fait naître mille occasions dont nous ne pouvons triompher qu'en piétinant notre cœur ou notre chair, qu'il s'agisse de l'ap-

[4] Discours de Pie XI à la F. N. C. de France, 12 juin 1929.
[5] *Les Apôtres*, p. 284.
[6] Discours à la F. N. C., 12 juin 1929.

[7] Discours à un groupe de prêtres argentins, 6 mars 1930.

petit grossier des jouissances, de l'amour des aises, ou bien de l'attrait moins vil, mais plus subtil et plus dangereux des vains amusements du cœur ou de l'esprit. Comme le dit l'Apôtre, un homme charnel vit en nous qui nous poursuit de ses attaques et de ses sollicitations, car l'empire que la chair exerce est formidable... Aussitôt que le démon s'est emparé de son cœur, l'enfant prodigue exige sa part d'héritage pour prendre sa part des jouissances de la vie ; il quitte la maison de son père, il s'éloigne, il va de chute en chute jusqu'à faire son pain de la pâture des pourceaux.

Et si l'homme ne s'abandonne pas toujours à cet excès, n'est-il pas le plus souvent prêt à toutes les profanations du cœur, dans des amitiés frivoles ou dangereuses ? Cette soif d'amour qu'il porte en lui, n'est-il pas prêt à l'étancher à toutes les sources qu'il rencontre, fussent-elles souillées, interdites et mortelles ? — Et ce sensualisme de l'esprit, m. f., ou dilettantisme, snobisme, ou peur de la gêne intellectuelle et morale, qui donc ne le trouve, quand il faut sortir de l'indolence accoutumée, quand il faut briser l'impérieuse nécessité des habitudes, et se résoudre enfin à mettre dans sa vie la vérité qu'on garde lâchement sous le boisseau ?

Oui, m. f., nous trouvons en nous ce fourmillement immonde dont nous rougirions si ceux qui nous entourent en pouvaient pénétrer le secret, et si nous ne savions que chacun, du fait qu'il est homme et qu'il « porte en soi la mesure de l'humaine condition, » porte tout comme nous cet aiguillon dans sa chair (II Cor., XII, 7) et cette fange dans son cœur ! — Le monde sensuel : le voilà, le tentateur qui me propose à chaque instant le mal à faire et le plaisir à prendre ; le voilà, le serpent qui fait miroiter à mes yeux abusés l'attrait défendu du fruit de mort; le voilà, l'ennemi qui m'éloigne de Dieu et qui veut m'en détacher ! Qui donc m'en délivrera ?

Ce libérateur, c'est le Christ (Rom., VII, 25). Ah ! la chair tend à nous éloigner de Dieu ! Jésus, revêtu d'une chair mortelle, mais toute pure, Jésus qui ne craint ni les excitations des sens, ni les sollicitations du monde, Jésus, dis-je, livre sa chair aux supplices et supporte dans son corps le remède qui doit nous guérir.

Allons, m. f., au jardin des Olives : le Maître est là, étendu à terre, s'abandonnant à toute douleur, qui par degrés l'envahit, l'étreint, l'accable et le met en agonie. Il souffre alors « les tourments qu'il se donne à lui-même » : *turbavit semetipsum.* Alors, l'angoisse de son âme met son corps dans un tel état d'épuisement qu'une sueur de sang le couvre et tombe en grosses gouttes sur la terre. Alors, Jésus souffre en son âme la Passion que tout à l'heure il va subir dans son Cœur et dans sa chair.

Et voici la Passion du Cœur de Jésus... O Cœur sacré de mon Sauveur, dans lequel tant de générations ont puisé l'amour et qui, depuis tant de siècles, versez à la terre les flots inépuisables de la charité, de quelles ingratitudes, de quelles lâchetés ne fûtes-vous pas la Victime ! — Le traître, c'est l'un des Douze, Judas ! « Si c'eût été un étranger, passe encore... Mais toi, qui mangeais à ma table ! » — Ce sont les trois disciples préférés, ceux qui naguère ont vu la gloire du Thabor ; c'est Jean lui-même, celui que Jésus aimait, qui tout à l'heure reposait sur la poitrine du Maître ; ce sont ces trois qui ne peuvent veiller une heure et qui dorment malgré ses instances : « Jésus a prié les hommes et n'en a pas été exaucé ! » (Pascal). — Ce sont les Onze, à qui il vient de donner son Corps en nourriture, qui prennent la fuite et l'abandonnent ! — C'est Simon-Pierre lui-même, à qui Jésus a promis la primauté, qui doit être le Chef de son Eglise, le plus sûr et le plus fidèle donc, et c'est lui qui se défend à la voix d'une femme : « Je ne connais pas cet homme ! » Oh ! Apôtre, vous ne connaissez pas cet homme ! Cet homme qui demeurait chez vous à Capharnaüm, vous ne le connaissez pas ! Cet homme qui vous a retiré de votre barque pour vous lancer sur la mer du monde, vous ne le connaissez pas ! Cet homme qui vous a dit votre nom : « Pierre, » vous ne le connaissez pas ! Cet homme que vous avez proclamé « le Christ, Fils du Dieu vivant », vous ne le connaissez pas !... Vous pouvez pleurer, ô grand Apôtre ! Toutes vos larmes pourront-elles guérir la blessure que, plus cruel que la lance du soldat romain, votre reniement a ouverte dans son Cœur ?

C'est la plus grande de toutes, la souffrance de sa divine Mère, cette souffrance, immense comme l'immensité de l'amour de cette âme extraordinaire, qui se réfléchit dans l'âme de son divin Fils ; dans votre âme, ô Jésus, pour en accroître, ainsi que feraient deux miroirs conjugués se renvoyant leurs propres feux, pour accroître dans des proportions incroyables votre propre souffrance !

Et c'est à travers les âges la vision du cortège immense des haineux et des indifférents ; la vision des ingratitudes, des blasphèmes, des manques de cœur ; la vision de cette agonie continuée jusqu'à la fin du monde, la vision de tous ceux qui dormiraient pendant ce temps-là; c'est la vision effrayante en un mot de tous ces péchés qui font que son Cœur chaque nuit se rouvre jusqu'au fond. Oui, tous les péchés du monde étaient sur ses épaules sacrées comme des montagnes ; les miens y étaient... Voilà, m. f., quelle fut au jardin de Gethsémani l'agonie du Sacré-Cœur !

Mais déjà, je vois Judas qui s'avance et la foule des valets qui s'empare de mon Sauveur. Jésus est aux mains des Juifs... Oh ! cette nuit dans les chaînes ! Chaque instant qui s'écoule ajoute un soufflet, un crachat, un tourment ; chaque valet veut jouer un rôle dans ce drame ; on dirait que tous ces complices de Satan ont quelque conscience de leur éphémère toute-puissance et qu'ils sentent que c'est bien le Maître du monde qui subit leur loi.

Jésus est livré à Pilate. Quoi ! Pilate, vous faites flageller un innocent ? Toute la cohorte, plusieurs centaines d'hommes, s'empressent pour cela. Bonne aubaine pour les soldats romains : avec ce juif du peuple, ils peuvent s'en donner à cœur joie : pas de ménagements à garder. Les lanières de cuir marquent de leurs sillons rouges la chair sacrée du Christ, dans laquelle les balles de plomb mettent une plus profonde empreinte... Ah ! chrétien, tu as voulu toutes les satisfactions de la chair ! Viens ici assister à la reddition des comptes ; viens voir ce que cela coûte, ce que Jésus paie !... Mais ne croyez pas m. f., que le dernier coup de fouet soit la fin du supplice. Non, non ! les chairs meurtries sont brûlantes ; tout le corps souffre, le sang coule, et la même lancinante douleur continue de se faire sentir. Même la Vierge Marie, même cette douce mère, n'eût pu toucher au corps sacré de mon Sauveur sans y rouvrir une plaie, sans y ranimer une souffrance, sans faire à nouveau couler du sang.

Et le Christ est abandonné au jeu des soldats romains ! « Apportons-lui une chlamyde de pourpre; couronnons-le, proclamons-le roi ! » On enfonce la

couronne à coups de roseau ; les épines déchirent la tête, et le sang coule sur ce visage que j'adore.

Suivons le condamné fléchissant sous la croix. Chaque secousse est une meurtrissure et creuse une plaie. Le voici enfin sur le Calvaire : la flagellation se renouvelle pour lui quand on lui ôte sa tunique. On l'étend sur la croix : une main, l'autre main ; le pied droit, le gauche ; les chairs cèdent, les clous s'enfoncent, le sang coule toujours. La croix est dressée ; soutenu par les blessures et par votre amour, ô Jésus, vous attendez durant trois heures que je me reconnaisse vaincu et que mon repentir vous permette de mourir !... O Jésus ! devant un tel spectacle, je dois bien avouer que vous l'emportez, et que le sensualisme, avec votre chair, est cloué sur la croix. *O Crux, ave !*

II. — *Jésus triomphe de l'orgueil*

Mais, Seigneur, vous n'avez maîtrisé que la moitié de l'homme ; vous avez dompté la chair et l'appétit de jouissances ; il vous reste maintenant à gagner sa volonté.

Il est dans l'homme un sanctuaire sacré, une citadelle inviolable, dont nulle contrainte extérieure ne peut faire baisser le drapeau : j'ai nommé la conscience et la volonté ; et ce sanctuaire et cette citadelle sont l'inexpugnable refuge et comme le fief du *moi* superbe et orgueilleux. La chair est une esclave qu'on peut contraindre ; mais la conscience et la raison, voilà le sceptre de l'homme, ce qui le grandit et le consacre jusqu'à en faire le monarque incontesté de ce monde visible.

Et je dois vous l'avouer, ô Jésus ! je trouve cette superbe installée impérieusement dans mon âme. Je suis et veux être mon maître. Dans toute raison qui s'éveille, il y a un démon d'indépendance et d'autonomie ; dans toute vie qui prend conscience d'elle-même, il y a fierté et joie de vivre, faites d'espérance, tissues du mirage séduisant de l'avenir dont l'imagination s'enchante ; dans chaque exercice de nos facultés, il y a une ambition qui s'annonce, une domination qui s'affirme, une grandeur qui s'exalte, et chacun des humains éprouve dans son âme ce vertige menteur de la vie, cet épanouissement de la nature, qui n'est autre que le reste de la concupiscence première, de la superbe que la révolte d'Adam a semée en toute sa descendance.

Vient ensuite le long cortège des passions intellectuelles : l'envie, déguisement de l'orgueil, pour lequel toute élévation d'autrui est un mal personnel ; — la colère, qui nous dresse contre le prochain, nous fait lui désirer du mal, et qui amoncelle les ruines pour dominer ; — l'incrédulité, qui empêche l'homme de s'abaisser devant toute autorité qui le dépasse, et traite Dieu, selon la formule de Jaurès, « comme l'égal avec qui l'on discute, mais non comme le Maître qu'on subit » (Chambre, 11 février 1895) ; — le désespoir, qui met des bornes à la puissance et à la bonté divines ; — l'indifférence, ou le mépris affecté ; — la haine enfin, révolte suprême de l'âme qu'importune l'excès de l'amour divin, misérable ressource de l'être qui ne veut pas avouer son impuissance.

Voilà les ennemis que je porte dans mon intelligence ; voilà les vils flatteurs qui me répètent à chaque instant : « *Eritis sicut dii !* Vous serez comme des dieux ! » La voici bien, l'arme terrible de Satan, celle qu'il ne manie jamais mieux que lorsqu'il ne paraît pas ; le voilà, cet orgueil, le pire de nos ennemis, celui qui défie la puissance de Dieu, car pour que la Toute-Puissance pût réparer en nous les désastres accumulés, il faudrait que l'orgueilleux avouât sa faute, et cela, il ne le fera jamais.

M. f., ce que la Toute-Puissance divine, respectueuse des lois qu'elle a posées, n'aurait pu faire, l'Amour divin l'a tenté ; N.-S. Jésus-Christ s'est mesuré avec l'orgueil de la vie et il a brisé l'idole ; N.-S. Jésus-Christ, le Verbe de Dieu fait chair, le Saint des saints, la pureté même que l'ombre du péché n'effleura jamais. (Jo., VIII, 46).

Lui dont l'amour monte toujours comme une flamme, lui qui a de sa dignité si vraie une connaissance adéquate à sa transcendance, c'est lui qui s'abaisse et « il a tellement pris la dernière place que jamais personne n'a pu la lui ravir. » Cette place, il l'a prise au jour de l'Incarnation ; c'est alors que l'orgueil est vaincu. La Semaine Sainte n'est que le terme de la lutte, mais comme elle parle davantage à vos cœurs, c'est là que nous allons considérer les abaissements et la victoire du Fils de Dieu.

Au jardin de Gethsémani, parmi les passions qui troublent l'âme du Sauveur, il en est une dont rougissent les hommes et à laquelle Jésus s'est livré : *cœpit pavere*, il eut peur ! Jésus a connu, non la crainte que le plus brave même peut connaître à une heure lourde de sa vie, ou devant un destin contraire, mais la peur, mais la frayeur, que nous autres, Messieurs, nous abandonnons à la pusillanimité des femmes. Dans son accablement, le Christ semble n'avoir plus sa virilité : *cœpit pavere !* Un soldat, un homme du monde serait en droit de lui dire : « On ne s'abandonne pas ainsi, ce n'est pas ainsi que souffre un homme. » Et le Christ lui répondrait par la bouche du Psalmiste : « *Ego sum vermis et non homo*. Je suis un ver et non un homme ! »

Judas se présente et l'embrasse : Jésus ne repousse pas le baiser du traître. La troupe arrive et s'empare de lui : Jésus manifeste sa puissance, et puis volontairement se laisse garotter. Sous bonne escorte, comme on ferait d'un bandit dangereux, on le mène à Caïphe : Jésus se laisse faire ; docile, il ne veut ni se sauver, ni amoindrir les opprobres. Il s'enfonce dans l'ignominie et la honte. Il est diffamé ; on l'appelle un séducteur, il trompait le peuple, il voulait détruire le temple. D'ailleurs, inutile même que les témoins soient d'accord ; on en prend à son aise avec lui ; n'est-il pas mis au rang des scélérats ? Le Sanhédrin n'est plus un tribunal, car je n'y vois que des accusateurs ; la sentence est toute prête ; le motif : on lui reproche de ne pas se proclamer ouvertement le Christ, et on le condamne parce qu'il affirme qu'il est le Christ.

Toute la nuit, notre pauvre Sauveur est aux mains des valets, qui veulent se faire bien voir de leurs maîtres. La Passion de la Sainte Face, commencée par le baiser de Judas, se continue : « Ceux qui tenaient Jésus se moquaient de lui et le frappaient, » nous dit l'Evangéliste. Ils lui crachèrent au visage, ils lui voilèrent le visage, ils le frappaient au visage, disant : « Prophétise ! Quel est celui qui t'a frappé ? »

Il est méprisé : un prince dissolu lui offre le rôle de bouffon et lui donne un vêtement d'insensé. L'opinion publique se détache de lui et se retourne. Dimanche dernier, le peuple clamait : « Béni le roi qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au Fils de David ! » Et aujourd'hui, le même peuple vocifère : « Crucifiez-le ! Nous n'avons pas d'autre roi que César ! Nous ne voulons pas qu'il règne sur

nous ! » Pilate le met en parallèle avec Barabbas : « Lequel dois-je délivrer, Barabbas ou Jésus, le Christ ? » Et le scrutin se fait là, dans la rue, à mains levées, à l'unanimité des voix : « Pas celui-ci, mais Barabbas. Délivre-nous Barabbas ! » — « Mais le Christ, qu'en ferai-je ? — A mort ! Qu'il soit crucifié ! *Crucifigatur !* »

Prêtez attention à ce scrutin ; entendez cette loi du nombre, Messieurs : c'est le suffrage de tout un peuple qui a condamné le juste et l'innocent ; c'est cette puissance anonyme qui a perpétré le plus abominable forfait ! Mais avec elle, c'est chacun d'entre nous. Ecoutez : pas un cri discordant, toute la foule contre le Christ ; pas une voix amie dans cette clameur qui monte au prétoire !

« *Ecce homo !* Voilà l'homme ! » l'homme parfait, l'homme idéal, voyez-le : il n'est plus qu'une plaie : il n'a plus rien d'humain. « Nous l'avons regardé et nous ne l'avons pas reconnu, disent les prophètes. Il était comme un lépreux. » Encore une fois, voilà l'homme que Pilate présente à la dérision de la foule ! *Ecce homo !*

Les Juifs veulent en finir. La victime gravit le Golgotha, au milieu des insultes de tout un peuple. Voici la croix ; voici les deux voleurs : il a bien été mis au rang des scélérats. Et il est élevé entre le ciel et la terre. Quel trône, m. f., pour un Dieu : un gibet !

Alors, pire que toutes les autres humiliations, l'abandon du Père lui arrache ce cri déchirant d'angoisse : « *Deus meus*, Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Car Jésus porte sur lui les péchés de nous tous, et si la coulpe ne l'en peut atteindre, la honte l'en recouvre entièrement. Jésus est comme le pécheur universel ; devant son Père, il s'est chargé de la malédiction que nous avions encourue, comme dit S. Paul (Gal., III, 13), et il meurt « délaissé seul à la colère de Dieu » (Pascal) et comme abandonné de Dieu lui-même...

Tout se dérobe à la fois : les disciples sont dispersés ; ceux de sa nation qui lui étaient sympathiques assistent navrés à sa défaite. « Nous espérions que c'était lui qui rachèterait Israël » ; mais non, rien ne survivra de son œuvre; nulle histoire ne gardera son nom ; sa mère et quelques amis tout au plus connaîtront son tombeau. Il avait voulu élever l'humanité : l'humanité le repousse et le met à mort. Et les Juifs, qui se rendent compte d'un tel abandon, peuvent le braver impunément. Au jardin des Olives, Jésus a montré sa puissance, renversant ses agresseurs, guérissant Malchus ; mais sur le Calvaire et le ciel et la terre chercheraient vainement un Dieu dans le Christ mourant...

Voilà bien l'extrême du déshonneur ; non, jamais homme ne pourra descendre si bas, et au terme d'une pareille humiliation l'orgueil est vaincu. Encore une fois : *O Crux, ave !*

* *

La moindre des actions du Sauveur eût suffi pour payer la rançon du péché. Pourquoi donc ce luxe de souffrances ? pourquoi ce superflu d'opprobres ? Ces souffrances, ces opprobres ont pour but de rendre irrésistible l'œuvre du Christ, et d'étendre effectivement à tous les hommes ce que la Rédemption leur avait mérité en droit. Car à quoi eût servi l'acquittement de la rançon du péché si l'homme était resté indifférent, s'il n'avait pas voulu en profiter ? Mais de la Passion de N.-S. Jésus-Christ naît en nous la compassion, et la compassion nous range aux côtés du Sauveur. Par son exemple, le Christ nous entraîne et nous fortifie ; sa croix console nos douleurs, berce nos épreuves : « On pleure bien sur ton image, ô divin Crucifié, disait l'abbé Perreyve. Les larmes de l'homme la connaissent et il y a entre la Croix et la douleur humaine une éternelle conformité. »

La vue du Christ souffrant et humilié rend fidèle au devoir, provoque la générosité, inspire l'héroïsme, et les âmes ardentes marchent en foule vers cette destruction du moi jouisseur et orgueilleux. Comme l'a dit le Père Félix : « J'ai regardé mon Crucifix; je l'ai considéré avec amour ; je l'ai posé sur mon cœur ; et il s'est trouvé que la mortification c'était lui, que l'humiliation c'était lui, que tout ce que la nature réprouve, c'était lui ; alors une transformation s'est faite et tout m'a paru divin. »

Et moi aussi, je me tourne vers vous, ô Jésus crucifié ! Lorsque je vous vois dans la Crèche, mon cœur s'attendrit ; lorsque je vous vois grandir dans l'obscurité du commun, je songe que l'éclat du monde est trompeur ; quand je vous vois annoncer le Royaume de Dieu, je me dis qu'il y a des âmes et des destinées éternelles, et que tout ce qui ne s'y rapporte pas n'est rien ; mais quand je vous vois broyé par la souffrance, comme la grappe dans le pressoir, quand je vous vois plongé dans un abîme de honte, rassasié d'opprobres, et que je me dis que tout cela c'est pour moi ; que pour moi vous crucifiez votre chair, car la mienne m'entraîne au mal ; que pour moi vous vous anéantissez, car mon orgueil s'exalte jusqu'à prendre la place de Dieu ; quand je vois que ce remède amer et cruel, mais nécessaire, mais indispensable, qui doit me guérir et me sauver, quand je vois que vous vous l'appliquez à vous-même dans votre chair et dans votre âme et me guérissez ainsi ; alors, ô Jésus, comme autrefois un grand chrétien, j'entends votre voix : « Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ? » (Pascal); alors, je sens avec les larmes une honte secrète et profonde m'envahir à la pensée de tant de lâchetés et de défaillances. Mais je sens aussi un courage nouveau enflammer ma volonté, le courage de suivre vos traces sanglantes. Je sens aussi un désir s'emparer de mon cœur, le désir de vous être semblable, car il est « impossible de comprendre l'amour sans la recherche de la ressemblance et sans le besoin de partager toutes les croix » (P. de Foucauld) ; et c'est pourquoi je vous demande, ô Jésus, mon Rédempteur et mon soutien, je vous demande de fortifier ce courage et d'augmenter ce désir, pour que je m'applique à me rapprocher davantage de l'idéal que vous êtes, pour que je m'efforce de compléter en moi ce qui manque à votre Passion, de sorte que, vainqueur à mon tour du sensualisme et de l'orgueil, je puisse enfin obtenir la béatitude éternelle que vous m'avez conquise au prix de votre sang. Ainsi soit-il.

II

LES SEPT PAROLES DU CHRIST EN CROIX

Mes frères,

Nous sommes entrés, depuis hier soir, dans les anniversaires tragiques de la Passion de N.-S. Jésus-Christ. Une fois de plus, les foules sont venues dans nos églises catholiques adorer notre Sauveur et pieusement baiser sa Croix. Elles sont venues, aussi nombreuses que toujours et plus recueillies que jamais, aux pieds du Christ Jésus, qui est le Sauveur

du monde et qui demeure l'unique Sauveur des sociétés et des peuples.

Et je suis sûr, m. f., que vous avez été parmi ces pieux pèlerins du Jeudi Saint et qu'on vous a vus hier, vous aussi, défiler autour du tombeau du Christ. Mais vous avez voulu faire davantage : vous vous êtes souvenus que, sur cette Croix qui a sauvé le monde, Notre-Seigneur a parlé, et, une fois de plus, vous avez voulu recueillir et méditer les paroles du Sauveur agonisant sur la Croix. Les foules galiléennes disaient de Jésus que jamais homme n'avait parlé comme lui ; on peut donc toujours revenir vers lui pour essayer de scruter l'abîme de ses pensées. Ces paroles de Jésus sur la Croix, je vais donc essayer de les méditer avec vous ; je tâcherai de le faire dans toute la simplicité de mon cœur et de ma foi, comptant sur la simplicité de votre cœur à vous pour m'entendre et pour en profiter.

I

Cette Croix du divin Maître venait de se dresser sur le roc du Calvaire, qui symbolisait, disent les Saints Pères, les inébranlables assises sur lesquelles devait s'établir le règne nouveau de Jésus-Christ. Sur le ciel encore lumineux, la figure de Notre-Seigneur apparaissait tout à coup. La foule l'avait perdue de vue depuis quelque temps, depuis que les bourreaux l'avaient couché sur le gibet infâme et s'étaient acharnés à clouer ses pieds et ses mains ; sur le ciel encore lumineux, la foule aperçut donc la divine Victime. Alors, elle se tut pendant quelques minutes ; puis, après ce silence où il semblait qu'elle se recueillît et voulût se ressaisir, d'immenses vociférations éclatèrent et ce fut vers la Croix, où maintenant le Christ était suspendu, toute une tempête déchaînée d'insultes et d'outrages.

Pourtant, comme il arrive dans les tempêtes furieuses de l'Océan, un flot plus fort, une vague victorieuse arriva à grossir et à déferler, et cette vague d'injures répétait le sarcasme orgueilleux des Pharisiens : « Eh bien ! toi qui te vantais de détruire le Temple et de le rebâtir en trois jours, toi qui promettais ce signe comme une preuve de ta divine filiation, nous ne te demandons plus un si grand miracle ; descends simplement de ta Croix ! Si tu descends, alors nous croirons en toi ! »

Alors, on entendit le Christ dire, d'une voix forte, sa première parole : « *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.* Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

La première parole du Christ en Croix, c'était, m. f., une parole de pardon, implorant la pitié de Dieu... Parole divine, que depuis vingt siècles nous ne nous lassons pas d'entendre et d'écouter ; parole divine, que nous avons toujours besoin d'entendre et qu'il nous faut retenir jusqu'à la fin !

Oui, m. f., et savez-vous pourquoi ? Parce que nous sommes tous pécheurs, parce que nous le serons jusqu'à la fin de notre vie !... Tous pécheurs ! Qui donc aurait l'audace de le méconnaître ? Qui donc serait assez orgueilleux ou assez téméraire pour s'inscrire en faux contre cette affirmation ? Tous pécheurs, misérables, ayant fait le mal, sollicités encore de le faire aujourd'hui ou demain, c'est là notre lamentable histoire à tous. Pour le nier, je ne vois que deux ressources : ou bien nous refuser à jeter sur notre vie un coup d'œil même superficiel, nous condamner à nous ignorer nous-mêmes, notre passé comme notre présent ; ou bien aller plus loin encore : embrouiller, malgré les clartés les plus évidentes de notre conscience, embrouiller les notions du bien et du mal, de la vertu et du péché, déclarer que tout est permis et que rien n'est défendu, c'est-à-dire descendre dans des abîmes d'ignominie où nous n'osons pas même regarder. Sinon, nous sommes tous pécheurs ; c'est la constatation qui s'impose ; et le Maître a été d'une divine clairvoyance et d'une divine bonté en prononçant cette première parole de pitié et de pardon.

Et il a encore été d'une divine bonté en ajoutant, pour les pécheurs, la formule d'excuses que tout à l'heure je vous citais : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Quand on lit pour la première fois cette phrase de l'Evangile, l'esprit se trouble et la conscience hésite. Comment Notre-Seigneur a-t-il pu dire que ses bourreaux ne savaient pas ce qu'ils faisaient ? Ils savaient bien que Jésus n'avait répandu que des bienfaits ; qu'il n'était pas un conspirateur, que tous leurs faux témoignages n'étaient que des calomnies. Comment Jésus pouvait-il dire à Dieu : « Mon Père, pardonnez-leur, car *ils ne savent pas ce qu'ils font !* »

Et pourtant, m. f., Jésus avait raison. C'était vrai : les bourreaux, les scribes, le peuple étaient encore plus aveugles que pervers ; ils croyaient mettre à néant les promesses du Maître et pour toujours ruiner son règne, alors qu'ils l'établissaient. C'est pourquoi, — parce qu'ils ont eu au Calvaire le bénéfice d'une excuse presque impossible, — c'est pourquoi nous, m. f., nous pourrons à notre tour, dans nos défaillances, profiter de ce cri de Jésus : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Nous non plus, chaque fois que nous avons offensé Dieu, nous n'avons pas su ce que nous faisions ; nous avons été aveuglés peut-être par nos préjugés, par nos doutes, par nos hésitations même involontaires dans la foi, ou bien nous avons été entraînés par une passion et par des faiblesses plus fortes que nous-mêmes et que nous n'arrivions pas à dompter. En tous cas, après avoir péché, nous avons été surpris de l'écœurement de nos déceptions ; nous avons trouvé comme premier châtiment une peine sur laquelle nous ne comptions point ; nous avons été bourrelés par nos remords et angoissés par toute notre conscience et les vestiges de notre foi.

« Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » O divin Maître, merci d'avoir dit sur toutes nos défaillances cette parole de pitié et de pardon, cette parole qui, au premier abord, semble invraisemblable et qui est vraie cependant ! Hélas ! même en un jour de Vendredi Saint, nous ne pouvons pas vous promettre que nous ne pécherons plus jamais. Seulement, ô Christ Jésus, après vous avoir vu sur votre Croix, après avoir entendu votre imploration si filiale et si fraternelle, quand nous pécherons, nous vous jurons dès maintenant que, plus que jamais, ce sera par faiblesse et parce que vraiment nous ne saurons plus ce que nous faisons !

II

Or, dans la foule qui jetait à N.-S. Jésus-Christ cloué sur la Croix les injures dont j'ai essayé de vous dire quelques-unes, dans cette foule il y avait deux voleurs que les autorités civiles avaient condamnés au supplice de la croix avec Jésus de Nazareth, et pendant quelque temps, les deux voleurs s'étaient joints, sur leur croix respective, à toutes les injures.

Pourtant, quand l'un des deux eut entendu le cri de pardon et de pitié : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font, » il sentit son cœur s'émouvoir. Les injures expirèrent sur ses lèvres, qui ne s'ouvrirent plus que pour formuler une prière : « Maître, quand vous serez dans votre royaume, voudrez-vous vous souvenir de moi ? »

Sur la physionomie de Jésus on vit passer alors comme un éclair de joie. Sa prière de tout à l'heure avait donc été exaucée ! Ce pardon et la pitié qu'il implorait ne s'étaient même pas fait attendre une seconde, et le premier fruit de sa miséricorde était là, tout près de lui, sur une croix infamante comme la sienne, mais qui allait être bénie et sanctifiée par la sienne. Alors, avec douceur et d'un mouvement de tête qui accueillait sa supplication, Jésus dit au bon larron : « En vérité, je te le promets, aujourd'hui même tu seras au Paradis avec moi. *Hodie mecum eris in Paradiso.* »

Après la parole de pardon et de pitié, c'était la parole d'espoir que la Croix divine laissait tomber sur nous... O divin Maître, une fois encore merci de nous avoir donné cette seconde parole, car je crois bien qu'après la première, c'était celle que nous avions besoin d'entendre ! Notre vie, c'est une vie pécheresse. Alors même que nous pouvons compter sur les miséricordes de votre Père, c'est une vie trop dure et infiniment triste ; et nous avons besoin, pour qu'elle soit tolérable, que plane sur elle une immortelle espérance.

N'est-ce pas, m. f., que c'est vrai ? Tout à l'heure, je mettais dans mon langage une certaine sévérité pour vous interpeller et demander à vos consciences l'aveu que nous sommes tous des coupables et des pécheurs. Maintenant, c'est une douceur infinie que je voudrais faire passer dans ma voix pour vous demander si vous n'êtes point tous, comme moi, des malheureux. Oui, la vie est triste et les jours sont mauvais. Oui, quand on y réfléchit un peu, la vie est triste, parce que les joies y sont courtes, parce qu'elles y sont rares, parce qu'elles y sont fugitives, parce qu'elles sont presque toutes mensongères et, en tous cas, toutes fragiles. La vie est triste, parce que les épreuves y sont fréquentes et les catastrophes soudaines, parce que les larmes y sont la règle générale bien plus que les sourires et les joies. La vie est triste, parce qu'elle est si courte que même les heureux, même ceux qui échappent on ne sait par quel miracle aux épreuves de ce monde, voient leurs joies faillir et peu à peu s'abîmer dans le tombeau. La vie est triste ; pourquoi voudrait-on le nier, même dans une église catholique et aux pieds de Jésus-Christ, puisque nous l'avons senti cent et mille fois, puisque tous nos yeux ont pleuré ?

Je sais bien, m. f., que nous faisons toutes les choses imaginables pour essayer d'éluder cette loi de la tristesse et de l'épreuve. Je sais bien que des prophètes s'élèvent tous les jours, soit dans notre cœur, soit au foyer même des peuples et des nations, pour leur promettre que la vie peut devenir pour tous un Paradis. Mais vous savez comme moi que ce sont des prophètes de mensonges, ceux qui promettent l'intarissable joie. Vous savez comme moi qu'ils ne font que nous rendre encore plus malheureux, parce qu'ils nous acculent nécessairement à des déceptions d'autant plus cruelles que nos rêves auront été brillants et merveilleux.

La vie est triste, parce que Dieu le veut et que nous ne sommes en ce monde que pour être éprouvés, — éprouvés, entendez-le bien, comme on éprouve l'or dans le creuset ; éprouvés, c'est-à-dire purifiés par les larmes, jusqu'à l'heure où Dieu nous trouvera à peu près dignes d'habiter son Paradis. La vie est une épreuve, dit la foi, donc une tristesse. Mensonges toutes les promesses qui voudraient en faire une fête ou une joie !

Cette épreuve et cette tristesse seraient intolérables, si Dieu n'avait pas fait planer sur elles une espérance immortelle, cette espérance immortelle que Jésus, sur la Croix, nous a rappelée : « *Hodie mecum eris in Paradiso.* Aujourd'hui, tu seras avec moi en Paradis. » Aujourd'hui, parce que la vie est courte ; aujourd'hui, parce que la vie n'est que d'un jour, parce que, même dès ce soir, notre tâche sera achevée. Tu seras au Paradis, c'est-à-dire non point dans la mort, non point dans le néant, non point dans le repos stérile ; mais ce soir, après une courte épreuve, tu seras dans la joie, dans les félicités et le bonheur de Dieu : « *Hodie mecum eris in Paradiso !* »

Voilà, m. f., l'espérance immortelle du christianisme. Entendez bien, je vous en conjure, la leçon de la Croix. Nous ne nions pas que la vie soit un calvaire ; bien loin de le nier, nous l'enseignons en toutes lettres et nous le prouvons ; la vie est un calvaire, non pas pour quelques-uns, mais pour tous. Seulement, sur ce calvaire plane l'espérance divine. Après la courte épreuve, les joies infinies.

Oh ! sentez-vous combien sont criminels ceux qui se sont inscrits en faux contre cette parole de Jésus en Croix, ceux qui essaient d'enlever à l'humanité qui souffre la seule espérance qui soit capable de la relever, ceux qui essaient de barrer le ciel et, pour toujours, de le fermer ? Ah ! m. f., si ceux-là pouvaient donner un peu de joie à ceux qui souffrent, s'ils pouvaient supprimer le travail ou la douleur, sans doute, je ne les approuverais pas encore, parce qu'en somme ils auraient diminué l'humanité en lui enlevant son divin avenir ; mais du moins j'aurais pitié d'eux et je leur pardonnerais. Seulement, puisqu'ils savent bien que la douleur ne disparaîtra jamais, puisqu'ils savent bien que notre seule ressource, c'est la ressource de l'espoir, alors, je le répète, je les trouve criminels, quand ils enlèvent cet espoir à tous ceux qui souffrent, cet espoir qui est le seul consolateur que nous puissions trouver.

Nous donc, fidèles du Vendredi Saint, nous garderons dans notre cœur la seconde parole de Jésus sur la Croix et, dans nos épreuves que peut-être nous retrouverons ce soir ou que nous reprendrons demain, au lieu de nous laisser aller au découragement ou au désespoir, nous essaierons de nous rappeler la divine parole de Jésus et, dans nos yeux en larmes, nous essaierons de faire passer les clartés consolatrices du Paradis tout proche : « *Hodie mecum eris in Paradiso !* »

III

Après que Jésus eut prononcé la seconde parole, il y eut dans la foule un moment d'accalmie. Les gardes, au pied de la Croix, tiraient au sort les vêtements de la divine Victime et, près de cette Croix, le petit groupe d'amis qui avait suivi Jésus jusqu'au Calvaire osait maintenant s'approcher.

Alors, apercevant tout près de lui Marie, sa Mère douloureuse, et Jean, l'apôtre bien-aimé, Jésus, d'une voix faible, comme s'il n'avait parlé que pour eux, Jésus dit à Marie : « Femme, voici votre fils ! » et à S. Jean : « Et vous, voici votre Mère ! »

Paroles mystérieuses, m. f., paroles de donation si désintéressée et de si grand dévouement que les Pères de l'Eglise y ont cherché d'invraisemblables explications ; paroles pourtant qu'il faut prendre simplement avec son cœur et qui alors s'éclairent d'une lumière décisive.

Sur la Croix, Jésus n'avait point cessé d'être l'Homme-Dieu qu'il fut pendant les trente-trois ans de sa vie mortelle. Il n'avait point cessé d'être le Cœur le plus oublieux de lui-même et le plus compatissant qu'on vit et qu'on verra jamais. Sur la Croix donc, apercevant sa Mère et Jean le disciple bien-aimé, Jésus eut un nouveau mouvement de commisération et de pitié. Il pensa que tout à l'heure il allait mourir et que ce serait affreux, le retour de sa Mère dans Jérusalem sans le fils qu'elle aurait été obligée de laisser dans le sépulcre ; que ce serait affreux aussi, bien que dans une moindre mesure, le retour de Jean, l'apôtre bien-aimé, sans le Maître qui lui avait prodigué ses tendresses et sur la poitrine duquel, la veille encore, il avait pu se reposer. Jésus pensa que ce serait affreux dans trois ou quatre heures, quand Marie et Jean descendraient seuls la pente du Calvaire, l'une, mère sans enfant, l'autre désolé d'avoir perdu son Maître adoré, et il voulut leur donner, dans le désastre qui les accablait, au moins une consolation.

Ces paroles, si incompréhensibles au premier abord, s'expliquent, dès qu'on leur donne un commentaire un peu cordial et ému. Jésus dit à sa Mère : « O ma Mère, vous serez seule tout à l'heure, mais je ne veux pas que vous soyez seule tout à fait ; je ne veux pas que vous me pleuriez sans qu'il y ait à côté de vous un consolateur. O ma Mère, mon disciple bien-aimé, vous le voyez bien, il est là, je vous le donne pour votre enfant. Sans doute, il ne pourra pas faire que vous m'oubliiez, il n'aura pas pour vous les mêmes divines tendresses que je vous ai prodiguées ; mais au moins, ma Mère, vous ne serez pas seule pour pleurer. Mon disciple bien-aimé, acceptez-le pour fils, pour qu'il me remplace ou du moins pour qu'il me succède un peu auprès de vous. — Et toi, ô mon disciple, si ce soir tu ne peux plus dormir sur la poitrine de ton Maître, si c'en est fini pour toi de mes divines leçons, je ne veux pas cependant te quitter tout à fait, je veux te donner un souvenir, le plus précieux que je possède, et pour bien te montrer avec quelle prédilection je te chéris, c'est en ta faveur que je fais mon testament : ma Mère, je te la lègue, prends-en bien soin et tâche de l'aimer un peu comme moi ! *Mulier, ecce filius tuus, ecce Mater tua !* »

C'était, m. f., la troisième parole, une parole de consolation.

O divin Maître, une troisième fois, merci de nous l'avoir donnée ! Nous en avions besoin et je crois bien que, même dans cet ordre, c'est de celle-là que nous avons besoin maintenant. Pécheurs, après ce que vous avez dit, nous pouvons compter sur les pardons de Dieu ; pèlerins ici-bas, après ce que vous avez dit, nous pouvons compter sur l'immortel espoir du Paradis tout proche. Mais en attendant, en attendant l'étape glorieuse que vous nous avez indiquée, ô Christ Jésus, il faudra marcher au moins jusqu'à ce soir. Eh bien ! ô divin Maître, que nous donnerez-vous pour nous aider à marcher jusqu'à ce soir ? Qu'est-ce qui nous empêchera de nous asseoir dès maintenant sur la route et de dire que, si glorieux qu'il soit, le terme est trop haut, impossible à gagner ? Qui nous y aidera ?

M. f., vous le savez bien, peut-on vivre sans tendresse ? Pour marcher, n'a-t-on pas besoin de son cœur, et le cœur n'est-il point mort, quand il ne bat plus d'amour ? Alors, s'il n'a plus rien à aimer, le cœur ne marche plus, la route devient impossible et l'étape, même glorieuse, ne peut plus nous appeler. C'est pourquoi Jésus voulut donner encore une preuve de sa tendresse à Jean et à Marie : au disciple il donna une mère, et à cette mère désolée un fils qui le remplacerait.

Et c'est aussi pourquoi Dieu qui nous aime, Dieu qui nous appelle, a voulu nous donner en ce monde des tendresses bénies. Oh ! celles-là, vous me permettrez de ne pas les nommer : je ne les connais point toutes, et d'ailleurs j'ai dit tout à l'heure qu'elles étaient des joies fugitives, que nous sommes exposés à voir très vite se faner ; je ne les nommerai donc point, les tendresses humaines que Dieu nous a données comme une consolation, mais je puis bien nommer les tendresses divines. Ces tendresses divines, ou plutôt la tendresse divine que Dieu a donnée à toute âme, si solitaire ou si délaissée qu'elle soit, c'est la tendresse divine d'une Mère, c'est la tendresse de l'Eglise catholique pour ses enfants. Telle est, m. f., la Mère que nous pouvons aimer, que nous devons aimer et qui nous a été donnée pour faciliter notre pèlerinage. Oui, c'est une mère, puisqu'elle nous purifie quand nous nous sommes salis, puisqu'elle nous relève quand nous sommes tombés, puisqu'elle bénit nos joies et qu'elle console nos deuils ; c'est une mère, la sainte Eglise catholique, puisque nous l'appelons aussi bien sur nos tombes que sur nos berceaux ; c'est une mère, puisque sans elle, quel espoir nous reste ? En cette soirée de Vendredi Saint, songeons que nous la tenons du Cœur entr'ouvert de N.-S. Jésus-Christ ; rappelons-nous qu'il nous l'a donnée sur la Croix : « *Ecce Mater tua, ecce filius tuus !* »

IV

De la 6e à la 9e heure, les ténèbres se répandirent sur le Calvaire et sur la ville. La foule maintenant se taisait au pied de la Croix, toute alarmée, toute troublée par ces ténèbres si profondes qu'à Athènes même le peuple curieux s'en informait. Jésus aussi gardait le silence et pendant trois heures, à la place des tempêtes que nous entendions tout à l'heure, ce fut comme l'écrasement, comme l'épouvante d'un drame intérieur qui se jouait dans toutes les poitrines. Alors, au bout de trois heures, le Christ poussa une clameur déchirante et on l'entendit d'une voix forte, bien que ce fût une voix d'angoisse et de désespoir, on l'entendit crier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* » ou encore, suivant une autre traduction qu'on peut donner de la même formule : « Mon Dieu, mon Dieu, jusqu'où, jusqu'à quel abîme, jusqu'à quelle profondeur, m'avez-vous abandonné ? »

Et si j'ai pu vous dire tout à l'heure que la troisième parole de Jésus en croix avait paru étrange déjà aux commentateurs, cette fois, m. f., il faut avouer leur impuissance pour expliquer celle-ci.

Plus on y songe, plus cette parole paraît extraordinaire sur les lèvres du Christ et, pourrait-on dire, insensée ; car enfin, ou la langue humaine ne signifie rien, ou il y a, dans cette formule, une plainte et comme un reproche, un murmure, comme une révolte instinctive. Et c'est Jésus qui pousse cette

plainte ! Et c'est lui qui murmure et pour ainsi dire se révolte ! Lui, Jésus, qui tout à l'heure pourtant paraissait si résigné à la volonté de son Père ; qui, au Jardin des Oliviers, après avoir supplié que le calice s'éloigne, avait fini par ajouter : « Et cependant, mon Père, si vous ne voulez pas que ce calice s'éloigne, si vous voulez plutôt que je le boive jusqu'à la lie, que votre volonté soit faite ! » Jésus avait accepté, et le voilà maintenant qui a l'air de se reprendre, et à la parole généreuse : « Que votre volonté soit faite ! » le voici qui oppose la parole découragée : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Et c'est lui, Jésus-Christ, qui se plaint de l'abandon de Dieu, comme si Dieu pouvait l'avoir délaissé, comme s'il n'était pas son Fils éternel, comme si, entre eux deux, un lien indissoluble n'existait point que toutes les forces humaines, que même les puissances de l'enfer ne pourront jamais rompre !

M. f., le Christ souffre sur la Croix et se plaint de l'abandon de son Père, parce qu'en effet, pendant une minute ou plutôt pendant ces trois heures, il a été sensiblement abandonné ; parce que Dieu le Père l'a traité vraiment en pécheur et en victime ; parce que, pendant ces trois heures, puisqu'il devait mériter pour nous, il a voulu connaître l'abîme de notre misère et permettre à sa nature divine de cesser de rayonner un moment. Sans doute, je sais bien que le Christ sur la Croix était victime et que, par conséquent, il a dû prendre toutes les faiblesses des pécheurs, mais il n'était pécheur que par substitution, il n'était pas pécheur dans sa conscience, Dieu le Père demeurait avec lui.

Mais, m. f., on peut chercher à ce cri du Calvaire une autre explication que cette explication dogmatique. Jésus s'est plaint, Jésus a poussé un véritable cri de désespoir : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » parce que nous avons besoin de ce cri-là aussi comme de tous les autres, puisque nous serons obligés de le reprendre et de le prononcer nous aussi.

Oui, m. f., il y aura dans notre vie, n'est-il pas vrai ? des heures si sombres, des malheurs qui nous atteindront d'une façon si cruelle que nous nous sentirons descendus aux derniers abîmes de la peine et de la souffrance, et comme totalement abandonnés de Dieu... Eh bien ! âmes chrétiennes qui connaîtrez ces heures-là, rappelez-vous que le Christ s'est plaint ! Ne vous défendez pas à vous-même la lamentation douloureuse qu'il a poussée ! Donnez-lui la formule que vos révoltes, que vos tristesses requièrent. Accusez Dieu de vous avoir abandonné. Dites-le lui, à la condition que ce ne soit pas un blasphème, à la condition que ce soit encore une dernière prière : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! Je ne me plaignais pas de souffrir ; je savais bien que, sur mes souffrances, planait votre espoir immortel et que, ce soir, je pourrais être au Paradis. Mon Dieu, je ne me plaignais pas de souffrir ; je savais bien que vous m'aviez donné une mère, la sainte Eglise catholique, pour sanctifier mes larmes et pour les unir à votre sang dans le calice. Mon Dieu, je ne me plaignais pas de souffrir, mais je me plains maintenant que vous m'ayez abandonné dans mon martyre. Au moins, je croyais avoir le droit de compter sur vous, sur votre présence, sur vos forces descendues dans mon cœur, sur votre grâce qui m'aurait retenu, sur votre tendresse que j'aurais sentie ; et voilà, ô mon Dieu, que vous avez fermé sur moi votre ciel tout entier... Ne sentez-vous pas que vous étiez pourtant mon dernier refuge? Ne sentez-vous pas que vous étiez ma seule et unique force, ma seule et unique consolation ? Je ne blasphème pas, mon Dieu, mais je me plains comme un enfant désespéré ; je vous crie ma détresse suprême : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Il ne me reste plus rien, maintenant que vous êtes parti. Mes larmes, je les trouve plus amères, puisqu'elles ne sont plus consolées ; et l'étape glorieuse que vous m'aviez montrée au bout de mon chemin de douleur, cette étape, je me prends même maintenant à en douter malgré moi. Mon Dieu ! ce n'est pas un blasphème, mais c'est une plainte désespérée qui vous dira que vous étiez ma seule joie. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi donc et jusqu'où m'avez-vous abandonné ? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* »

V

Et tandis que les gardes romains comprenaient mal le cri de désespoir que venait de pousser Jésus et s'imaginaient qu'il appelait le prophète Elie, un cri passa encore à travers les voiles des ténèbres épaisses, cri d'angoisse, cri de détresse, cri de supplication comme venait d'être la lamentation désespérée. Dans les ténèbres épaisses, la voix du divin Maître criait, avec une détresse qui la rendait plus touchante en l'affaiblissant : « *Sitio !* J'ai soif ! » Et tandis que des soldats pénétrés de compassion approchaient de ses lèvres le vin amer, Jésus, après y avoir goûté, ne voulut point boire.

Il avait cependant crié sa soif. Pourquoi donc, m. f., ne voulut-il point boire, sinon pour nous apprendre encore que tous les cris de sa Passion, ce n'est pas pour lui qu'il les a poussés, mais vraiment pour nous, pour que nous puissions les reprendre et que nous osions les répéter ?

La leçon était nécessaire d'abord pour que nous *osions*, car il est des âmes scrupuleuses, vaillantes et généreuses, qui n'auraient sans doute jamais osé dire à Dieu : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'abandonnez-vous ? » si le Christ lui-même ne leur avait ouvert la voie.

J'ajoute maintenant : il y a des âmes orgueilleuses qui ne voudraient jamais crier aux hommes leur détresse et demander au monde, au prochain, ses ressources et ses consolations, si le Maître lui-même ne l'avait fait avant elles ; âmes orgueilleuses, qui veulent souffrir sans que le monde connaisse leur calvaire, âmes orgueilleuses qui s'imaginent pouvoir se suffire à elles-mêmes et qui disent : « J'aime mieux, quand je souffre, me terrer silencieusement ; j'aime mieux me cacher... Je ne veux pas que, sur mon visage même, on puisse deviner l'angoisse qui est en moi ; et si je suis obligé d'aller au milieu des hommes, j'y porte, avec un cœur meurtri, une figure et des traits épanouis qui cachent ma détresse. »

M. f., je dis que c'est là de l'orgueil. Nous avons soif de justice, de consolation, de tendresse, de dévouement, d'affection ; n'ayons donc pas peur d'en demander ; nous mourons de n'en point recevoir, au moins de n'en point recevoir suffisamment ; ne soyons pas plus stricts que Jésus sur la Croix et ayons l'humilité de dire : « Oh ! si vous saviez comme j'ai besoin de vous ! » Disons-le dans notre famille, pour qu'au lieu de l'indifférence, ce soit vraiment la tendresse expansive qui règne un peu

plus ; disons-le à ceux qui nous entourent, pour guérir, au moins en ce qui nous concerne, l'affreux égoïsme du monde et pour ne point entrer dans cette affectation pharisaïque qui nous fait vivre chacun pour nous, comme si nous n'avions rien à recevoir du prochain.

Crions notre soif, puisque N.-S. Jésus-Christ l'a fait. Mais surtout, m. f., écoutons les cris de lamentation et de détresse que le prochain pousse autour de nous. Je vous disais que ce serait orgueil de vous enfoncer dans votre douleur sans crier vos détresses. Après tout, pourtant, libre à vous d'être orgueilleux, libre à vous de souffrir solitairement, libre à vous de ne rien demander au monde, parce que vous êtes trop convaincus que le monde ne peut rien vous donner, libre à vous !... Mais ce qui n'est pas libre à vous, c'est de fermer vos oreilles aux cris de détresse qui montent vers vous du prochain, car si vous ne dites pas votre soif, il en est d'autres qui répètent le cri du Christ mourant : « *Sitio*, j'ai soif ! »

En un jour de Vendredi Saint, ayons le courage et la générosité de nous mettre en face de notre conscience, de nos devoirs. Aujourd'hui, des cris de détresse, vous en entendez de tous côtés : détresse des âmes qui n'ont plus de clartés, de convictions ni d'espérance, et qui demandent un peu de lumière et de consolation ; détresse des cœurs qui voudraient, dans leurs larmes, des mains compatissantes pour sécher leurs yeux ; détresse même, disons-le et disons-le très haut, détresse des besoins matériels, foule des pauvres qui crie non pas sa soif, mais qui crie sa faim. Et je dis que, quand on a entendu la parole du Christ au Calvaire, quand on est un chrétien et un fidèle, on n'a pas le droit de se boucher les oreilles, et qu'une leçon de Vendredi Saint c'est une leçon de plus grande justice sociale, de plus grande charité sociale, de plus grand dévouement.

Donc, m. f., le cri poussé par Jésus-Christ sur la Croix, je vous prie de l'entendre, en ce jour de Vendredi Saint, prononcé par tous ceux qui sont dans le besoin, par tous les pauvres, qui sont les meilleurs amis du bon Dieu.

VI

Alors, dans le ciel qui continuait à s'épaissir, N.-S. Jésus-Christ laissa tomber de la Croix une sixième parole : « Entre vos mains, Seigneur, je remets mon esprit. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* »

Après avoir poussé le cri de désespoir que nous commentions tout à l'heure et le cri de détresse humaine dont je vous disais que nous pouvions le reprendre à notre tour, mais qu'en tous cas nous avions le devoir d'écouter quand il est poussé par d'autres, le divin Maître voyait déjà le calme se faire et prononçait la devise des grands épuisements : « Entre vos mains, Seigneur, je remets mon esprit. »

Cette parole, m. f., il n'est pas besoin de vous dire que nous devons surtout nous en emparer. Après avoir crié à Dieu nos désespoirs et aux hommes notre détresse, il nous faudra, à notre tour, répéter simplement : « Et maintenant, Seigneur, quoi qu'il arrive et quoi que vous vouliez, entre vos mains je remets mon esprit. Mon esprit, c'est-à-dire non point seulement mon dernier souffle, parce qu'il est possible que vous m'imposiez un grand nombre d'agonies ; mais mon esprit, je veux dire tout ce que je pense, tout ce que je puis, tout ce que je veux, tout ce que je pourrais essayer de tenter. Entre vos mains, Seigneur, je remets mon esprit, c'est-à-dire que je pratique à votre endroit l'abandon filial des saints et des enfants. »

Il ne peut être, m. f., de parole plus sainte, plus parfaite, plus généreuse que celle-là. Il n'en est point de plus sainte, parce qu'il n'en est point qui traduise davantage nos vrais rapports vis-à-vis de Dieu, rapports d'humilité et de confiance, nos relations de serviteurs et nos relations d'enfants. Dieu, c'est notre Maître ; par conséquent, puisque nous ne sommes rien que par lui, puisque nous lui appartenons tout entiers, puisqu'il a droit à chacune de nos actions et aux plus secrètes de nos pensées, il est d'une primordiale et fondamentale sagesse de lui dire fréquemment : « Mon Dieu, puisque vous êtes mon Maître, je m'abandonne entre vos mains. »

Et c'est d'une fondamentale sagesse, parce que c'est traduire aussi notre tendresse pour lui. Dieu n'est pas seulement notre Maître, il est encore, il est même beaucoup plus notre Père et notre Ami. Eh bien ! je vous le demande : quand nous aimons, est-il une chose que nous imaginions plus facile que de donner notre main à l'être que nous chérissons ? Nous lui disons intérieurement : « Et maintenant, conduis-moi, puisque nous nous aimons. J'ai en toi une confiance absolue ; j'irai les yeux fermés partout où tu voudras me conduire ; puisque tu m'aimes, je m'abandonne entre tes mains et je veux si fermement les tenir qu'elles ne m'échappent jamais. »

Ainsi disons-nous, m. f., quand nous aimons. Et pourtant, — laissez-moi le répéter une fois de plus, dussé-je vous attrister dans vos illusions, — et pourtant nos mains à nous, si aimantes et si vaillantes qu'elles soient, nos mains à nous sont toujours des mains défaillantes. Nous avons beau répéter que nous sommes sûrs qu'elles ne nous égareront jamais ; en réalité, même sous nos affirmations, on sent toujours poindre un peu d'inquiétude, et, en somme, nous avons raison. Dieu seul, parce qu'il est souverainement sage, en même temps qu'il est souverainement aimant, Dieu seul est assez grand pour que nous ayons le droit de nous abandonner à lui totalement : « *In manus tuas commendo spiritum meum.* Entre vos mains, Seigneur, je remets mon esprit. »

Disons-la, cette parole de perfection et de sainteté, disons-la fréquemment pendant notre vie, puisque les heures difficiles, les heures angoissées n'y manqueront certainement pas ; mais disons-la surtout à l'heure de notre mort. Souhaitons que nous puissions avoir, à ce moment, assez de conscience et de lucidité pour la répéter généreusement. Souhaitons que notre dernier passage, nous ne le fassions pas tout seul ; que, quand s'ouvrira devant nous ce pas immense qui doit nous faire passer du temps à l'éternité et de la tombe au Paradis de Dieu, sa main nous apparaisse et qu'en tous cas, du plus profond de notre cœur, nous sachions l'invoquer. Souhaitons que ces heures s'adoucissent, parce que nos lèvres répéteront la formule qu'elles auront pris l'habitude de prononcer fréquemment : « Entre vos mains, Seigneur, je remets mon esprit. » Souhaitons que notre mort soit douce, parce que notre vie aura été totalement et pleinement abandonnée. Souhaitons que Dieu, à la dernière minute, je ne dis pas vienne nous chercher, mais simplement nous accompagner, puisque nous n'aurons jamais été, même en ce monde et aux heures troublées, séparés de sa Provi-